

Le français  
on l'aime



*Liberté • Égalité • Fraternité*

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

MINISTÈRE DE LA CULTURE  
ET DE LA COMMUNICATION

MINISTÈRE DES AFFAIRES  
ÉTRANGÈRES

Délégation Générale à la Langue Française  
1, rue de la Manutention – 75116 Paris – France  
Tél. : 01.40.69.12.72 – Fax : 01.40.69.12.80  
mel dglf@culture.fr – www.dglf.culture.gouv.fr



*Le cahier  
des  
dix mots*

tintinnabuler

métis

dune

personne

subtil

jeu

aube

trouble

azur

hasard

Le français  
on l'aime

Entrez dans la fête

Partager :

Catherine Trautmann et Charles Josselin

Hasard : Henri Lopes

Trouble : Maurice Benayoun

Jeu : Patrice Louis

Personne : Raymond Devos

Subtil : Salah Stétié

Métis : Henri Lopes

Dune : Philippe Sainteny

Tintinnabuler : Henriette Walter

Aube : Salah Stétié

Azur : Etienne Brunet

Souvenir garifuna : Mimi Barthélémy

Etymologies : Henriette Walter

Jeux de mots

Pages blanches

Mots croisés

Encart : “ Envoyez nous votre texte ”

Les textes de cette brochure sont libres de reproduction, sous réserve de mentionner,

s'il y a lieu, leur auteur, ainsi que la source :

extrait du « Cahier des dix mots du français comme on l'aime ».

Ministère de la culture et de la Communication, Ministère des affaires étrangères

## ENTREZ DANS LA FÊTE

Ce petit livre a pour ambition de vous inviter à participer à la fête des mots qui a lieu, chaque année, en mars.

Les ministères de la culture et de la communication et des affaires étrangères ont réuni dix personnalités françaises et francophones et leur ont demandé de choisir pour vous dix mots au caractère évocateur, riche de sonorités, de sens, d'histoire, comme une invitation à la réflexion et à la création. Chacun de ces parrains, selon sa propre sensibilité, vous propose une approche du mot qui l'inspire.

A vous maintenant de les faire vivre à votre gré : texte, chanson, poème, enluminure, mot-image, mots-croisés, jeux de mots, étymologie, sens caché...

A vous de jouer et d'exercer sur les pages blanches de ce recueil votre imagination, votre talent, votre sagacité.

# PARTAGER

**Catherine TRAUTMANN**

ministre de la culture et  
de la communication

**Charles JOSSELIN**

ministre délégué chargé  
de la coopération et  
de la francophonie

Le ministère de la culture et de la communication et le ministère des affaires étrangères organisent « le français comme on l'aime, la semaine de la langue française et de la francophonie » pour donner l'occasion aux francophones de rappeler que ce sont eux qui font vivre leur langue. Pour illustrer cette semaine, Henriette Walter, Mimi Barthélémy, Henri Lopes, Salah Stétié, Raymond Devos, Patrice Louis, Philippe Sainteny, Maurice Benayoun et Etienne Brunet ont choisi dix mots : hasard, trouble, jeu, personne, subtil, métis, dune, tintinnabuler, aube et azur et, chacun dans leur style, ils nous font part de ce que ces mots évoquent pour eux. Il reste quelques pages blanches, elles sont là pour vous, lecteurs, pour que vous vous empariez de ces dix mots et exprimiez votre point de vue.

Un onzième mot nous échoit, un mot qui, d'une certaine manière, relie tous les autres, et incarne l'esprit de cette semaine : partager. Ce mot, plus que tout autre, traduit parfaitement la fonction de la langue, de notre langue, en l'occurrence le français.

Partager signifie « donner une part de ce dont on dispose », mais aussi « diviser en parts » et « avoir en commun », autant de notions que l'on retrouve dans l'utilisation que nous faisons du langage. « Donner », parce que le langage est le premier instrument de la communication et de la transmission des connaissances ; « diviser », parce que chacun de nous utilise à sa façon la langue française en fonction de ses expériences, de sa région aussi et exprime à travers elle sa personnalité et sa manière de voir le monde ; enfin « avoir en commun », parce que chaque langue, à travers son histoire, détermine une identité, une culture et des valeurs communes sur lesquelles repose la société. L'apprentissage de cette culture est fondamental pour que chacun se sente intégré dans notre société et la maîtrise du français est indispensable pour avoir accès à cette culture. La langue joue donc un rôle essentiel, sur le plan individuel et collectif, dans l'existence et le renforcement du lien social dont elle est l'un des garants.

La langue française ne s'arrête pas à nos frontières, nous la partageons avec plus d'une cinquantaine de pays répartis sur les cinq continents et qui se sont réunis pour former la Francophonie. Elle est aujourd'hui cet espace de partage où la langue française et les valeurs qu'elle véhicule jouent à nouveau le rôle de ciment d'une société nouvelle, mais où la spécificité de chacun est reconnue et valorisée. Henri Lopes a écrit : « La Francophonie : une famille où s'expriment mille cultures et mille civilisations. » Face à la mondialisation, cette communauté politique et culturelle propose une nouvelle approche, non plus fondée sur l'uniformisation, mais sur le partage, c'est-à-dire la solidarité et le respect des différences, sources de richesse. S'affirmer francophone, c'est se battre pour le grand dialogue des civilisations qui, depuis l'aube de l'humanité, assure le progrès des peuples.

Henri Lopes

HSAHSAHARADD

Lauréat du Grand prix de la francophonie de l'Académie en 1995, **Henri Lopes** est un romancier métis à plus d'un titre : né à Léopoldville (aujourd'hui Kinshasa) de parents métis, il est citoyen de l'autre rive du fleuve Congo. Africain, il a passé plus de la moitié de sa vie en France et la moitié de sa vie professionnelle dans une organisation internationale. A ce jour, il a publié un recueil de nouvelles et six romans : *Tribaliques* (Press Pocket, 1972), *La Nouvelle Romance* (Clé Yaoundé, 1976), *Sans Tam-Tam* (Clé Yaoundé, 1977), *Le Pleurer-Rire* (Présence Africaine, 1982), *Le Chercheur d'Afrique* (Le Seuil, 1992), *Sur l'autre rive* (Le Seuil, 1994), *Le Lys et le Flamboyant* (Le Seuil, 1997).

Le **hasard** n'est bien souvent qu'une occasion  
opportunément saisie par celui qui s'y était préparé.  
Je crois pourtant en son existence et l'invoque chaque fois  
que je veux prouver mon innocence ou me disculper.

**Maurice Benayoun**

**TROUBLE**

Maurice Benayoun est artiste plasticien et explorateur multimédia. Agrégé d'arts plastiques, il enseigne depuis 1984 la vidéo de création et les nouvelles images à l'Université de Paris I. Auteur et réalisateur de vidéos de création et de films sur l'art, il participe en 1987 à la fondation de « ZA Production » à Paris et depuis 1994, il se consacre à la réalisation d'installations en réalité virtuelle et de dispositifs interactifs sur internet.

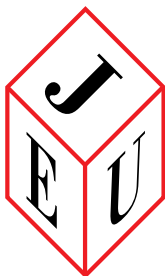
Plus l'image se précise plus grand est le trouble.

Il s'accommode du paradoxe. Avant de voir l'on pressent la mise en doute des apparences. Quand le réel se confond avec son image, que l'esprit oscille de l'un à l'autre à la recherche de certitudes hors d'atteinte, la mise au point s'impose.

C'est dans l'espace du doute que la conscience erre en quête du net. Quand il échappe au regard, celui-ci se retourne vers l'entendement bien en mal de trancher. Le trouble devient un moment d'extase où l'on jouit de l'impuissance de l'esprit à définir le contour des choses. Il épuise notre capacité à dire, à mettre en mots le monde qui nous attire. L'objet de notre intérêt se confond avec celui du désir en une vibration qui confine à l'excitation. Le trouble se complaît dans l'ondulatoire quand l'esprit le voudrait corpusculaire.

L'image, née du nombre, et plus encore le virtuel, d'abord trop net, ont appris à le créer. Ce n'est plus simplement l'illusion complaisante mais le sentiment diffus d'être là et ailleurs, ici mais plus tard, quand il est trop tôt pour comprendre. C'est alors qu'on apprend, et que l'on appréhende, la pensée en action, la quête mouvante du sens, la mise en doute du réel qui s'explique à voix basse.

## Patrice Louis



Patrice LOUIS est journaliste. Il a consacré l'essentiel de sa carrière à la radio : Europe 1, France Inter, BFM, Radio Caraïbes... Son attachement pour la langue française s'est particulièrement développé pendant les années où il a présidé la Commission information de la Communauté des radios publiques de langue française (CRPLF). Sa passion pour les mots l'a conduit à rédiger chroniques et livres :

*Du bruit dans Landerneau - Dictionnaire des noms propres dans le parler commun* (Arléa, 1996)

et *Les Deux font la paire - Les couples célèbres dans le parler commun* (Arléa, 1997).

S'il ne faut pas se jouer des mots,  
il est hautement conseillé de jouer avec.

Et “ **jeu** ” s’y prête volontiers. Né du latin *jocus*, plaisanterie,  
il n’a pas besoin d’être long pour en dire beaucoup.

“ **Jeu** ” part dans tous les sens.

Activité gratuite, donc sans en**jeu**, c’est un amusement,  
un passe-temps pour cours de “ récré ” – de ces endroits  
où l’on regrette la semaine des quatre **jeu**... dis.

Physique ou intellectuel, il se fait activité de loisir organisée,  
où l’on gagne ou perd – avec en**jeu**, règle du **jeu**, hors-**jeu**  
même.

Toujours ludique, le **jeu** se transforme en ses instruments : **jeu**  
de cartes, d’échec, de boules, de dominos... de clés – qu’il ne  
faut pas perdre.

Le jeu fait des manières quand il désigne une manière :

“ Quel **jeu**! ”,

“ Quelle interprétation! ”, s’extasie-t-on pour un rôle,  
un instrument.

Le **jeu** se fait aussi mouvement. Alors, les muscles jouent  
comme les pistons. Mais il peut se transformer en défaut  
quand il est trop lâche – on regrette alors qu’il y ait du **jeu**.

Si bref soit-il, le **jeu** trouve plus court que lui,

ce “ je ” qui est un autre...

et qui est une autre histoire.

Raymond Devos

# *personne*

Raymond Devos est comédien auteur et raconte des histoires à nulle autre pareilles, histoires de bouts de chandelles et à dormir debout. Avec l'imaginaire pour seule boussole, il enchaîne les premiers et les seconds degrés, négocie les troisièmes et bâtit un empire du double sens. Son sens de l'absurde anime ses monologues où à travers jeux d'esprit, non sens et gags verbaux, le personnage principal est toujours le langage.

## Voyons, de quoi s'agit-il?

D'un jeu! Un jeu de mots.

Jouer avec l'un des dix mots choisis pour être les ambassadeurs du " français comme on l'aime ".

Par exemple... et pour exemple... le mot " personne ".

Est-ce que quelqu'un veut s'en charger?

Personne? Si, moi!

Attention! Si on joue avec " Personne ", on n'est pas sûr de gagner.

Le mot est ambigu.

Personne, cela peut être la présence d'une personne ou l'absence de quelqu'un!

Exemple :

" Il y a quelqu'un? "

" Non, il n'y a personne! "

Ou :

" Il n'y a personne? "

" Si, il y a quelqu'un! "

On remarque d'entrée de jeu qu'il est presque impossible de séparer le mot " personne " du mot " quelqu'un ".

Ce sont des mots partenaires qui se donnent la réplique.

Deux mots clefs qui jouent dans la même serrure.

Deux mots qui s'attirent ou se repoussent.

Deux mots jumeaux en quelque sorte.

" Regardez, vous voyez cette personne? Eh bien, c'est quelqu'un! "

Combien de fois ai-je parlé de moi à la troisième personne... pour me persuader que j'étais quelqu'un!

Pour mieux vous montrer la collusion qui existe entre ces deux mots,

voici une petite histoire absurde, comme toutes celles que je raconte.

Récemment, je me rendais chez quelqu'un...

Je ne me souviens plus du nom de la personne.

Je voulais lui soumettre une définition savante et sophistiquée du mot  
« personne ».

Où l'avais-je lue?

Je vous la livre :

Personne : substance animée de quantité nulle.

!... Je ne cite personne!

Substance animée de quantité nulle!

Il y a là, me semble-t-il, matière à réflexion.

Remarquez, je ne vous conseille pas de dire à quelqu'un :  
« Vous êtes une substance animée de quantité nulle.»

Il vous répondra : « Quantité nulle vous-même! »

Et il aura raison... en substance!

Bref! J'arrive devant la porte de cette personne.

Je frappe... pas de réponse.

La porte n'était pas fermée. Je la pousse.

Personne ne me dit d'entrer. Je crie : « Il y a quelqu'un! »

Quelqu'un me répond :

« Non, il n'y a personne! »

Je me dis : si quelqu'un répond qu'il n'y a personne,  
c'est qu'il y a quelqu'un!

Là-dessus, le téléphone sonne.

Je m'attendais à ce que quelqu'un réponde. Personne.

Je décroche : « Allô? »

Une voix : « Il y a quelqu'un? »

Je réponds : « A part moi, il n'y a personne! »

La voix : « Ça ne fait rien. Je rappellerai lorsqu'il y aura quelqu'un! »

À peine avait-il raccroché que l'on frappe à la porte.

Je vais ouvrir... Personne.

J'ai tout de même dit : « Entrez! »

Il faut savoir de temps en temps laisser une chance à quelqu'un.

Voilà, c'est fini!

Il était temps. En me relisant, je m'aperçois que ce n'était plus moi qui jouais avec les mots, mais les mots qui se jouaient de moi!

A devenir fou!

Ah!... Si quelqu'un me demande, je n'y suis pour personne!

Salah Stétié

*subtil*

Salah Stétié est né à Beyrouth (Liban) en 1929. Il a fait ses études supérieures de littérature et de droit à Paris. Ayant embrassé par la suite la carrière diplomatique, il a été tour à tour Conseiller culturel du Liban à Paris, Ambassadeur du Liban à l'Unesco, au Maroc et aux Pays-Bas et Secrétaire général du ministère des Affaires étrangères du Liban. Actuellement, il vit en France. Salah Stétié, écrivain de langue française, est l'auteur d'une cinquantaine d'ouvrages : poésie, essais, fictions. Il a été traduit dans une quinzaine de langues et a reçu, en 1995, le Grand Prix de la Francophonie et de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre. Derniers titres parus : *L'autre côté brûlé du très pur* (Gallimard, 1993), *Fièvre et guérison de l'icône* (Editions de l'Imprimerie nationale, 1997), *Le vin mystique* (Fata Morgana, 1997), *Mallarmé sauf azur* (Fata Morgana, 1999).

« Subtil » est ce qui se glisse entre l'évidence et son contraire, entre l'être et le non-être. Subtil est le Serpent d'Eve non pas seulement de pratiquer la dialectique dont je viens de noter les termes, mais aussi – et déjà – par la forme redressée de son corps, ce *S* parfaitement écrit depuis la tête triangulaire à la langue fourchue, habile dialecticienne s'il en est, jusqu'à la queue élégamment tordue sur laquelle s'appuie le corps insubstantiel, « fouet *subtil* » prétend justement Paul Valéry dans *Ebauche d'un Serpent*. Le subtil serpent assume la contradiction qu'il y a à être terrien et aérien à la fois, rampeur et voluptueusement acrobatique, *sublunaire* où l'on retrouve la première syllabe de *subtil* et ce *til*, deuxième syllabe sonore, qui fait *tilt* et retient par un pan de sa chemise Till l'Espiegle.

Qu'est-ce qui mérite, dites-moi, d'être spontanément qualifié de « subtil » ? Un raisonnement, une pensée, un parfum : en cette occurrence, on ajoute toujours « pénétrant », car il est de la vocation du subtil d'annexer insidieusement la totalité du lieu sur lequel s'exerce son pouvoir invisible. Invisible ? Que non pas ! Il y a des couleurs subtiles, des tonalités, des chromatismes, des palettes. Ce qui est vrai du domaine de l'œil l'est aussi au niveau de l'oreille et du goût. Un violoniste peut avoir l'archet le plus subtil qui soit, un pianiste jouant Chopin, par exemple, ou Debussy, ou Mahler, c'est le doigté chez lui qui peut se révéler des plus subtils.

La « subtilité » d'un vin, affirmeront les œnologues, ne nuit nullement à sa force : « Il a du corps, vous diront-ils, et aussi (comme une jeune mariée sortant de la mairie) du bouquet. » Le bouquet, c'est l'arôme, c'est la délicate brume de saveur sur la langue : elle s'évapore, disparaît mais ne s'oublie pas et, immatériellement, persiste.

Car l'immatérialité fait partie de l'art d'être subtil. Absence et présence à la fois, ai-je dit. Les calculs qui manipulent toute la matière du monde et la plupart des desseins des hommes, on les dit également « subtils ». Et parfois, dans certaines circonstances, c'est le Diable lui-même qu'on se refuse à nommer et qu'on appelle familièrement le Malin ou, plus littérairement, le Subtil.

Henri Lopes



Lauréat du Grand prix de la francophonie de l'Académie en 1995, **Henri Lopes** est un romancier métis à plus d'un titre : né à Léopoldville (aujourd'hui Kinshasa) de parents métis, il est citoyen de l'autre rive du fleuve Congo. Africain, il a passé plus de la moitié de sa vie en France et la moitié de sa vie professionnelle dans une organisation internationale. A ce jour, il a publié un recueil de nouvelles et six romans : *Tribaliques* (Press Pocket, 1972), *La Nouvelle Romance* (Clé Yaoundé, 1976), *Sans Tam-Tam* (Clé Yaoundé, 1977), *Le Pleurer-Rire* (Présence Africaine, 1982), *Le Chercheur d'Afrique* (Le Seuil, 1992), *Sur l'autre rive* (Le Seuil, 1994), *Le Lys et le Flamboyant* (Le Seuil, 1997).

Je suis né dans une ville en forme d'orange. A l'époque, ses maîtres, pour mieux en presser le jus, l'avaient coupée en deux. D'un côté la partie blanche, de l'autre la noire.

A la maison pourtant, la couleur dominante n'était ni l'une ni l'autre. Nous étions nés, contaït grand-mère, du mariage de deux gouttes dissipées qui giclèrent lors de la séparation. Une goutte de l'hémisphère noire, une goutte de l'hémisphère blanche.

Allez savoir pourquoi, le noir et le blanc ne donna pas du gris mais du marron.

« Non », me reprenait grand-mère, « nous ne somme ni gris ni marron, nous sommes métis ; une tribu sans langue ni moeurs, mais sans laquelle le monde ne serait pas le monde. Marron?... le mot n'existe pas en lingala. Gris?... nous le serions si nous étions des souris. Or nous sommes une tribu née de l'amour et de la fantaisie, c'est-à-dire de la sagesse ».

En ce temps-là, je l'ai déjà conté ailleurs, toutes les métisses des deux rives du fleuve Congo étaient mes *tantines*. Toutes étaient belles et, malgré mon âge, j'étais amoureux d'elles et promettais de les épouser le jour où je *sera* grand.

Un jour, en cours de récréation, à la faveur de je ne sais plus quelle dispute, un condisciple à bout d'argument me lança une grimace haineuse : « Café au lait ». Était-il daltonien ou souffrait-il d'une indigence de vocabulaire?

Car la couleur métisse a mille nuances.

Café au lait, peut-être, mais aussi feuille de cigare, ambre, huile de palme, chair de plantain bouillie, croûte de pain bien cuit, chocolat, pain d'épice, biscuit, caramel, miel clair, miel brun, rhum vieux, sapotille, et j'oublie mille fruits succulents de mes climats dont les noms ne vous diraient rien.

Quand un métis, pris par le vin ou l'esprit malin scandalisait mes tantines des deux rives, elles le traitaient de mulâtre, suprême insulte.

A vingt ans, voyant que peu de gens connaissaient le vocable de métis, je me suis dit qu'il ne s'agissait pas d'un état mais d'une vue de l'esprit. Chacun aurait une identité, exclusive de toute autre. Il fallait être Blanc ou Noir ou ne pas être ; j'ai failli sombrer dans la folie.

Désormais le monde a changé et ne cherche plus le mot métis dans le dictionnaire. Il en use et en abuse, et proclame mille sortes de métissages : entre les races, entre les cultures, entre les êtres humains, entre les fleurs, entre les idées, entre les espèces, entre les bêtes, entre les choses!

Être métis est à la mode. Qu'importe! Je n'en nourris aucune amertume et ne revendique aucun droit à l'exclusivité.

Métis de la frivolité, métis de la déchirure, métis de la synthèse, métis de tous les continents, métis de tous les rivages des cinq Océans et de je ne sais combien de mers, aujourd'hui qu'ont disparu la plupart de mes tantines des deux rives du fleuve Congo, je vous adopte tous. Vous êtes mes neveux et ma grand-mère avait raison! nous ne sommes plus une tribu mais le monde en métamorphose, car la communauté qui se croit pure possède en fait, dans son histoire, plusieurs métissages oubliés.

**Philippe Sainteny**

dune

Philippe Sainteny est journaliste et Conseiller personnel du Président de RFI. Il a fait de nombreux magazines et documentaires pour la télévision, comme entre autres *Une image de la France en l'an 2000*, *La Provence déchiffrée : introduction à l'écologie* et *John Kenneth Galbraith ou les avatars de la prospérité* pour TF1 ou encore dans la série *Un siècle d'écrivain : Pierre Benoît, l'artisan prisonnier* pour FR3. Ses émissions de radios sont également réputées comme *Temps fort* et *Le monde change* sur France Inter et *Le Livre d'or* sur RFI, une série d'entretiens avec Léopold Sedar Senghor, Claude Levy-Strauss, Jean-Louis Barrault, Georges Duby... Enfin Philippe Sainteny a publié un livre avec Georges Duby et Bronislaw Geremek, *Passions communes* (Editions du Seuil).

APOSTROPHES, il y a quelques années... Ce soir là, Bernard Pivot interroge Hector Bianciotti : “ Pourquoi l’hispanophone que vous êtes a-t-il choisi d’écrire en langue française? ” Un bon silence de réflexion, puis cette réponse éblouissante : “ Écoutez bien, Monsieur Pivot, car une langue, d’abord, cela S’ECOUTE. Notre satellite naturel nous l’appelons en espagnol “ la LUNA ”. C’est un mot précis, séduisant mais FINI. En français, vous dites “ la LUNE ”. Entendez-vous la différence? Elle tient sans doute à cette dernière syllabe qui donne au vocable de l’évanescence, quelque chose qui se perd, de l’infini et cela m’enchante. Voilà pourquoi j’écris dans votre langue. ”

Me fera-t-on un procès en abus de “ récupération ”, si je dis qu’en DUNE se retrouvent ces qualités là, cette alchimie qui ont conduit l’auteur de *Déserts dorés* (tiens, tiens!) à élire notre langue? Mot ramassé, presque nain, composé d’une première syllabe qui claque en faisant écho et d’une seconde qui, par le miracle de la finale en e muet, joue le murmure, la fuite, oui, l’infini de l’espace pour LUNE et celui du désert pour DUNE.

Goût trop personnel, excessif? Et Franck Herbert, alors! Lorsqu’en 1965, ce dernier publie son roman fantastique et visionnaire, livre-culte que vénèrent plusieurs générations de lecteurs, les titres ne lui auraient pas manqué, à hauteur de son imagination : la *Guilde des Navigateurs*, *Leto Atreïdes*, le peuple des *Fremen* ou *Paul le Muad’Did*. Eh bien, non! Ce sera *Dune* parce que, dit l’auteur lui-même, “ ces quatre lettres forment un mot d’une puissance évocatrice sans pareille. ”

Et je note que David Lynch, adaptant pour le cinéma le roman de Franck Herbert, se contentera lui aussi de la magie du mot, sans éprouver le besoin d'un ajout explicatif, parce qu'en soi « DUNE se suffit et que son pouvoir de séduction joue à plein ». Ainsi donc, le club des « dunophiles » s'élargit et en voici une preuve supplémentaire : Veut-on lancer un parfum grand public et le baptiser en conséquence? Une équipe de « créatifs » se met en loge et, à l'issue de leurs travaux, l'un d'entre eux déclare à la presse : « Nous avons planché deux mois durant pour élire, en fin de compte, le mot qui nous semblait le plus à même de séduire, voire d'envoûter notre clientèle : je vous annonce donc la naissance du parfum DUNE. » Certes, tous les amoureux du Désert, dont je suis, ont un peu pâli de cette intrusion du commerce dans le sanctuaire de leurs rêves... mais au nom de quel droit de propriété pouvaient-ils s'y opposer?

Pas de mièvrerie pourtant et encore moins d'angélisme : des dunes, il en est dont la beauté peut être mortelle. Celle, par exemple, que ne signalait aucune carte et qui, érigée en quelques heures par un vent de folie, se dressa, monstrueuse vague nocturne, sur le chemin de Daniel Balavoine et de Thierry Sabine, pulvérisant hélicoptère et passagers, un 14 janvier 1986, entre Gao et Gourma-Rhaous au Mali. Ombre tragique, hélas, et qui n'est pas la seule sur ce théâtre du désert où se mêlent jusqu'à l'incompréhension le sublime du paysage et les tourments de la survie.

Et c'est ici l'occasion de dire qu'en dépit de toutes ces aventures « collatérales », chaque fois que mes yeux rencontrent le mot dune, que mes oreilles

l'entendent, chaque fois une seule image « mentale » s'impose et toujours la même : je vois une très grande colline de sable orangé, traversée de gauche à droite par une mince caravane de nomades du Désert, dont la lente et noble progression suscite en moi d'inépuisables réserves de compassion et d'admiration. On ne guérit pas, et tant mieux! de ces clichés-là.

Deux notes plus frivoles et personnelles en guise de conclusion : un petit signe d'amitié, tout d'abord au cordon de dunes vigilantes et dévouées qui, sur la Côte Aquitaine, protègent du vent d'ouest certains vignobles d'exception dans le Médoc. Un grand merci, Mesdames, pour nos palais reconnaissants!

Et voici venu le temps d'un aveu qui pourrait en partie - mais en partie seulement! - expliquer, sinon justifier, les excès de ma « dunolâtrie ».

Il y a quelques années, les hasards de la vie m'ont fait croiser la route d'une chatonne grande comme le doigt, que sa mère, sans doute effrayée par le bruit des hommes, venait d'abandonner, et de façon définitive, au pied d'un bûcher. Pleurant beaucoup, très énervée, elle offrait à mes yeux un pelage dans lequel se trouvaient réunies, comme par miracle, toutes les couleurs du Désert : le blond, l'ocre, le gris et le noir. L'intéressée fut donc immédiatement recueillie (pour mon plus grand bonheur à venir!) et je vous laisse deviner de quel nom en quatre lettres fut baptisé ce petit fauve sablonneux.

tin...

tin...

tin...

Henriette Walter

tin...

tin...

tin...

t i n t i n n a b u l e r

Henriette WALTER est professeur émérite de linguistique à l'Université de Haute-Bretagne et directrice du Laboratoire de phonologie à l'École Pratique des Hautes Études à la Sorbonne. Ses activités de chercheur la conduisent à rédiger des ouvrages de linguistique, soit très spécialisés comme *Le dictionnaire de la prononciation française dans son usage réel* (en collaboration avec le grand linguiste André Martinet, Droz, 1973), soit destinés à un public plus vaste, comme *Le français dans tous les sens*, Grand Prix de l'Académie française (Robert Laffont, 1989), *L'aventure des langues en Occident*, Prix spécial de la Société des Gens de Lettres et Grand Prix des lectrices de Elle (Robert Laffont, 1994), ou encore *Le français d'ici, de là, de là-bas* (J.-C. Lattès, novembre 1998).

Le verbe *tintinnabuler* a été formé à partir du mot latin *tintinnabulum*, qui désignait une espèce de clochette en métal, donnant un son clair et argentin. Le mot *tintinnabule* n'existe plus aujourd'hui, mais il s'était maintenu en ancien français, où un tintinnabule était une sonnette.

En principe, le verbe “ tintinnabuler ” est un mot savant créé au XIX<sup>e</sup> siècle, mais sa consonance onomatopéique et la répétition quasi enfantine des deux premières syllabes (*tintin*) lui donne un petit air guilleret, encore accentué par la fin du mot, qui le fait agréablement basculer dans un tout autre contexte stylistique à la fois familier, un peu amusant et presque poétique.

Voilà peut-être pourquoi de nombreux enfants – et encore plus d'adultes – le considèrent comme l'un des plus jolis mots de la langue française. Sans le savoir, ils retrouvent ainsi l'autre forme du mot *tintinnabulum*, qui était *tintinnabellum* et qui évoquait alors immédiatement quelque chose de beau.

Salah Stétié

a u b e

Salah Stétié est né à Beyrouth (Liban) en 1929. Il a fait ses études supérieures de littérature et de droit à Paris. Ayant embrassé par la suite la carrière diplomatique, il a été tour à tour Conseiller culturel du Liban à Paris, Ambassadeur du Liban à l'Unesco, au Maroc et aux Pays-Bas et Secrétaire général du ministère des Affaires étrangères du Liban. Actuellement, il vit en France. Salah Stétié, écrivain de langue française, est l'auteur d'une cinquantaine d'ouvrages : poésie, essais, fictions. Il a été traduit dans une quinzaine de langues et a reçu, en 1995, le Grand Prix de la Francophonie et de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre. Derniers titres parus : *L'autre côté brûlé du très pur* (Gallimard, 1993), *Fièvre et guérison de l'icône* (Editions de l'Imprimerie nationale, 1997), *Le vin mystique* (Fata Morgana, 1997), *Mallarmé sauf azur* (Fata Morgana, 1999).

L'aube est une masse de lumière noire et grise en train de virer au blanc laiteux et, s'il y a promesse de beau temps, au rose. Le mot est compact et fermé comme une belle et grande fenêtre à double volet, le premier volet, celui qu'ouvre cette voyelle claire, le *a* ici modifié par le *u* pour former un *o* sobre, restant entrebâillé sur la lumière à venir. Le *b* du second volet clôt sévèrement le *e* muet, *e* pourtant facile et qui ne demande qu'à céder à ses gonds, le *b* apporte sa bulle de fraîcheur matutinale. Dehors, derrière les volets de l'aube, dans la montée grandissante de la première lumière intacte et par rien souillée, colombe spirituelle, de puissants événements se préparent, des nuages fondent dans le ciel encore mouillé et bientôt disparaissent comme des fantômes aussi tendres que des Pierrots lunaires, des arbres prennent leur place dans la comédie verte qui va bientôt s'ouvrir, des fleurs font leur effet avec la complicité de la rosée, des oiseaux vivement réveillés entament leurs exercices musicaux et gymniques dans le théâtre intérieur des branches et des feuilles.

Tout, oui, tout est suspendu : une attente à chaque instant plus longue et plus insupportable, va prendre fin,- tout l'indique. Un silence supplémentaire vient de tomber sur l'autre silence, encore troublé de-ci de-là par les ultimes rattrapages de la nuit en train de s'effacer, de se mettre pour une douzaine d'heures en réserve. L'air lui-même retient son souffle. Les oiseaux, même les oiseaux se taisent. Fin de l'intermède. Le rideau s'ouvre. Le Soleil, fils de l'aube mais aussi son matricide, fait sur la scène du monde son entrée implacable.

Etienne Brunet



AZUR

Etienne BRUNET (normalien, agrégé de Lettres classiques, docteur ès Lettres) a fait sa carrière à l'Université de Nice, où il a fondé et dirigé un laboratoire du CNRS rattaché à l'Institut National de la langue française et consacré à l'exploitation documentaire et statistique de la littérature nationale. Outre sa thèse sur le vocabulaire de Giraudoux, il a publié une étude sur le « *Vocabulaire français de 1789 à nos jours* » (Champion-Slatkine), et des monographies sur le lexique et le style de Rousseau, Hugo, Zola et Proust. Ses publications actuelles sont diffusées sur internet : bases sur Balzac et Rabelais ([ancilla.unice.fr](http://ancilla.unice.fr)), et sur cédérom : Rabelais, Pascal, Rimbaud et Proust (Champion). Il est l'auteur du logiciel *HYPERBASE*, voué à la réalisation de bases hypertextuelles et statistiques.

L'azur a la faveur des publicitaires et des entreprises. Ce mot entre dans la dénomination de plus de cent sociétés à Paris (et près de mille à Nice). On trouve des lessives Azur, des parfums Azur, des assurances Azur, des résidences, des hôtels, des cliniques, des garages Azur. La côte d'Azur doit son nom à son charme, mais en retour son nom contribue à son attrait et à son succès. Les mots qui font rêver font vendre. On peut le regretter. Car les mots sont des pièces de monnaie : le commerce les use et les dégrade. Pour sauver les paysages, on a créé des parcs nationaux. Ne conviendrait-il pas de prendre des mesures similaires, pour préserver les plus beaux mots de la langue ? Les services de l'état civil ou de la propriété industrielle qui gèrent les baptêmes linguistiques pourraient intervenir et interdire la cueillette sauvage quand il s'agit de poésie et d'espèces menacées.

L'azur appartient en effet au langage des poètes. Sur 2515 emplois de ce mot relevés sur la base FRANTEXT (où ont trouvé place les oeuvres majeures de notre littérature), on en compte 344 sous la plume de Hugo, 78 chez Leconte de Lisle, 40 chez Valéry mais 3 seulement chez Voltaire et Sartre et aucun chez Molière, Rousseau, Malraux et Camus. Dans l'œuvre pourtant très mince de Mallarmé, le mot apparaît 40 fois et le poète se dit hanté, aspiré et inspiré par les profondeurs de l'azur (les chiffres prétendent que c'est le mot le plus spécifique de son écriture). En réalité le goût mallarméen des pierres, précieuses ou non, participe à cette fascination. Mallarmé aime le minéral muet, vierge et stérile, et se complaît dans « l'insensibilité de l'azur et des pierres ». L'azur chez lui rime avec dur, pur, mur, il a la froideur minérale de la glace et du métal et s'il voisine avec les rubis, les diamants et les pierres, c'est que Mallarmé connaît l'origine du mot, dont le souvenir reste dans le lapis-lazuli ou pierre d'azur. Le latin médiéval azzurum n'est que la transcription approximative d'un mot persan (lâdjourd) transmis à l'arabe. Il arrive souvent que le métissage linguistique produise des perles.

Le saphir, issu du grec, était l'héritier légitime. Pareillement issu de la chimie du cobalt, il est resté longtemps dans la langue ce qu'il était à l'origine : une pierre naturelle de couleur bleue. Et si l'industrie du microsillon lui a donné une chance soudaine et éphémère pour remplacer l'aiguille du phonographe, le terme est resté circonscrit dans le cercle étroit des menus objets , au lieu que l'azur, brisant son noyau bleu, a explosé jusqu'aux confins de l'univers. On pourrait peut-être trouver d'autres exemples de ces big-bang linguistiques, où l'on passe, par la vertu d'une métaphore, de l'infiniment petit à l'infiniment grand. Car le vaisseau de l'analogie va vite et loin.

Aujourd'hui, l'azur a rompu ses attaches et rien ne le relie à la pierre originelle. Quand on prononce le mot azur, on écarte les bras, on gonfle la poitrine et on lève les yeux. L'azur, c'est le ciel quand il est profond, quand le soleil est là et que les nuages n'y sont pas. Sous un ciel bas on étouffe comme sous un couvercle, sous un ciel haut on respire et l'azur vous aspire. Quand on examine de près les quelque 2500 exemples où apparaît l'azur dans notre littérature, la liste des corrélats - on appelle ainsi les mots les plus souvent cités dans l'entourage immédiat - place en tête le ciel, le firmament, le soleil, les astres et l'horizon. Le saphir apparaît aussi et porte le témoignage d'un compagnon ancien. Mais une déviation se fait jour qui incline le zénith sur l'horizon marin. Les flots, l'eau, les ondes, les lacs et l'océan sont de l'azur aussi, reflété dans un miroir. Ce tropisme méditerranéen et estival n'est pas sans relation avec ce qu'évoque le nom de la côte d'Azur.

De façon générale, l'azur est en harmonie avec les éléments de la nature. Né de la terre, il participe au symbolisme de l'air, de l'eau et du feu. Mais il est rebelle à la présence divine et réfractaire à la promiscuité humaine ; les termes qu'il repousse appartiennent au microcosme de la société et de la famille (hommes, personne, maison, père, fils, histoire, droit, choses). L'azur n'admet pas davantage la cohabitation avec Dieu. A l'instar d'une divinité païenne, il promène sur le monde un regard bleu, froid et lointain, et ne partage le ciel avec personne. Quand il s'installe dans le vers, il ne souffre pas d'égal non plus. Les acolytes qu'il supporte sont des adjectifs modestes qui ne prétendent pas rivaliser avec le maître. Pur, sûr, dur, obscur offrent un écho, un hommage complaisant, jamais cette rime riche, que l'azur refuse superbement.

azur

aube métis

SOUVENIR  
garifuna\*

dune

hasard

tintinnabuler

Née en Haïti, Mimi BARTHELEMY a fait ses études supérieures en France et a vécu ensuite à l'étranger (Amérique Latine, Sri Lanka, Afrique du Nord).

De retour en France, elle entreprend un doctorat d'Etudes Théâtrales à Paris VIII sur le « théâtre de l'identité dans les minorités » et se met à conter en puisant dans la tradition orale d'Haïti, qui est en langue créole. Depuis la fin des années 80, elle écrit ses histoires, conte seule ou avec ses musiciens dans des centres culturels, des bibliothèques, des appartements, des prisons et des hôpitaux et crée aussi au théâtre des spectacles de contes axés sur l'affirmation de son identité et le « conte chanté ».

Elle a publié de nombreux livres, comme *Le monstre Bagay* (Editions L'Harmattan, collection 4 Vents, 1989) ou encore *Haïti, la perle nue* (Editions Vents d'ailleurs, 1999), des cassettes et des disques compacts de chants et de contes.

A l'aube, une foule de métis, nés de nègres et d'indiens, se presse sur la plage. Sous le regard de la lune, on entend fuser les sons aigrelets des insectes, tintinnabuler les gousses des flamboyants secouées par le vent et gronder au loin les vagues qui viennent mourir à nos pieds.

Des pêcheurs entourent une personne enveloppée d'un châle noir qu'ils embarqueront, au lever du jour, vers l'azur du large.

Serait-ce un jeu par hasard ?

Plutôt la subtile simulation du rapt d'une femme qui sera offerte au dieu de la mer. A son retour, à la tombée de la nuit, elle ne cachera pas son trouble et tombera en transe. On l'accompagnera alors sur la dune où des coqs rouges et blancs seront sacrifiés pour célébrer ses fiançailles avec le dieu.

## par Henriette Walter

### Hasard

Ce mot, entré en français dès le <sup>xii</sup> siècle, nous a été transmis par l'espagnol (*azar*), mais c'est en fait un mot arabe, ou plutôt deux. En effet, sous cette forme graphique, ou le *h*-a été un ajout non étymologique (mais qui conduit à ne pas faire la liaison), on ne voit plus qu'il s'agit de l'article défini arabe *al-*, auquel vient s'ajouter *zahr*; d'où *az-zahr*, mot arabe désignant « le dé » ou « le jeu de dés ». Au Moyen Âge, on l'écrivait parfois avec un *z*, par imitation de l'espagnol *azar* et parfois avec un *-t* au lieu du *-d* à la fin du mot. Un *hasart* signifiait alors le chiffre 6 au jeu de dés : un hasard particulièrement heureux, alors qu'aujourd'hui, avec le *hasard*, tout est possible, le meilleur comme le pire.

### Trouble

L'adjectif trouble remonte au latin populaire \**turbulus*, d'après *turbulentus*. On le trouve d'abord sous la forme *tourble*, par exemple dans la Chanson de Roland.

On remarquera le déplacement du *r* (ou métathèse) en passant du latin au français, tout comme pour fromage, qui vient de *formaticus* « (fromage) fait dans une forme ».

### Jeu

Venu du latin *jocus*, où il avait surtout le sens de « plaisanterie (en paroles) », le mot jeu a pris tous les emplois plus généraux du latin *ludus* (« amusement, divertissement »). C'est pourquoi l'adjectif correspondant à jeu est ludique, formé à partir de *ludus*. Le mot jeu a pris au cours du temps de très nombreux sens, depuis les activités soumises à des règles (jeu de cartes, jeu de boules), à celles du théâtre (jeu des acteurs, jeux de scène), à celle des jeux d'argent (jouer gros jeu) ainsi qu'aux jeux d'eaux. Au <sup>xiii</sup> siècle, jeu était même synonyme d'acte amoureux.

### Personne

Voici l'un des rares mots français venus de l'étrusque. On le trouve en latin sous la forme *persona* (d'où la première graphie française *persone*) avec le sens de masque de théâtre. Il a pris ensuite divers acceptions et, dès le Moyen Âge, le mot a pris le sens de « personne importante », d'où notre *personnage* actuel.

### Subtil

Le latin *subtilis* « fin, mince », avait, en vieux français, évolué en *sutil*, et c'est au <sup>xiv</sup> siècle qu'on a voulu rappeler l'étymologie latine en refaisant *subtil*, sur le modèle de *subtilis*.

### Métis

Emprunté à l'espagnol *mestizo* et au portugais *mestiço* « sang mêlé », ce mot remonte au latin tardif *mixtus*, participe passé de *miscere* « mêler ». On l'a d'abord employé à propos des animaux engendrés de deux races différentes (ainsi le mulet issu du croisement d'un âne et d'une jument) avant de l'appliquer aux humains.

## Dune

Le mot **dune** vient probablement du mot \***duno**, hauteur, que l'on retrouve sous la forme **dunum** dans de nombreux toponymes tels que **Lugdunum**, aujourd'hui Lyon, ou **Augustodunum**, aujourd'hui Autun.

## Tintinnabuler

Le verbe « **tintinnabuler** » a été formé à partir du mot latin « **tintinnabulum** », qui désignait une espèce de clochette en métal, donnant un son clair et argentin. Le mot **tintinnabule** n'existe plus aujourd'hui, mais il s'était maintenu en ancien français, où un **tintinnabule** était une sonnette.

En principe, le verbe « **tintinnabuler** » est un mot savant créé au XIX<sup>e</sup> siècle, mais sa consonance onomatopéique et la répétition quasi enfantine des deux premières syllabes (« **tintin** ») lui donne un petit air guilleret, encore accentué par la fin du mot, qui le fait agréablement basculer dans un tout autre contexte stylistique à la fois familier, un peu amusant et presque poétique.

Voilà peut-être pourquoi de nombreux enfants – et encore plus d'adultes – le considèrent comme l'un des plus jolis mots de la langue française. Sans le savoir, ils retrouvent aussi l'autre forme du mot « **tintinnabulum** », qui était « **tintinnabellum** » et qui évoquait alors immédiatement quelque chose de beau.

## Aube

En latin, **albus**, **alba**, **album** était un adjectif de couleur ou plutôt d'absence de couleurs puisqu'il s'agit du blanc, l'**aube** étant bien cette espèce de claret incertaine qui précède le lever du jour.

Les troubadours du Moyen Âge en avaient fait un moment privilégié pour chanter l'**aubade** à l'être aimé, en attendant que vienne, avec le soir, l'heure de la sérénade.

Le blanc de l'**aube** ne se confondait pas pour les Romains avec le blanc brillant, éblouissant comme celui de la neige, pour lequel ils employaient le mot **candidus**. Le mot français « **candide** » n'évoque plus la blancheur éclatante d'un objet mais une qualité morale ou intellectuelle qualifiant une personne. Mais sait-on ce qu'est, étymologiquement, un **candidat** ? C'était pour les Romains, celui qui aspirait à une haute fonction et qui, pour ce faire, était revêtu d'une toge blanche.

## Azur

Avant d'arriver dans la langue française, le mot **azur** a beaucoup voyagé. Venu du persan, par l'arabe, il désignait à l'origine le « lapis lazuli », pierre dure d'un bleu intense qu'on utilisait surtout dans les mosaïques. Au IX<sup>e</sup> siècle, on trouve la forme **azur**, ultérieurement emprunté par l'anglais (**azure**) et l'allemand (**Azur**).

## Voici quelques exemples de ce que l'on peut faire avec les mots.

### Le paradoxe

On pourrait définir le paradoxe comme un défi, une provocation qui heurte les idées courantes, qui se présente même comme contraire à elles, jusque dans sa formulation.

« Lorsqu'une oeuvre est en avance sur son temps,  
c'est simplement que son époque est en retard sur elle »  
(Jean Cocteau, *Le Coq et l'Arlequin*)

### L'anagramme

Mot ou phrase formés à partir des lettres d'un autre mot ou d'une autre phrase disposées dans un ordre différent.

« Salvador Dali, Avida dollars » (André Breton)

Lorsque le jeune poète Ronsard tombe amoureux de la jeune paysanne Marie Dupin, il lui dédie ces vers :

« MARIE qui voudrait votre nom retourner,  
Il trouverait AIMER, aimez-moi donc Marie! »

### Le calembour

Jeu de mots fondé sur une équivoque et le plus ordinairement sur une similitude de sons, sans égard à l'orthographe.

« Dis-moi qui tu fréquentes et je te dirai qui tu hais » (Victor Hugo)

Jeux de mots et mots d'esprit, Raymond Devos propose au public ses jeux d'esprit :

« Si je devais expliquer à un enfant ce qu'est un jeu de mots, je lui dirais :  
le lion et la lionne sont faits l'un pour l'autre. »

### L'énigme

Jeu d'esprit où l'on donne à deviner une chose en la décrivant en termes obscurs, souvent à double sens.

« Je fus demain, je serai hier<sup>1</sup> » (Fontenelle)

## L'épigramme

Courte pièce de vers qui se termine sur un trait piquant et drôle.

S'il est une épigramme célèbre entre toutes,  
c'est celle par laquelle Voltaire assassina le critique Fréron  
qui avait eu la malencontreuse idée  
de s'attaquer à lui :

« L'autre jour, au fond d'un vallon,  
Un serpent mordit Jean Fréron :  
Que pensez-vous qu'il arriva?...  
Ce fut le serpent qui creva! »

## Le palindrome

Un palindrome se lit indifféremment de gauche à droite et de droite à gauche

« Elu par cette crapule  
Car, tel Ali, il a le trac »

## Les vers holorimes

Se dit de deux vers dont le second répète entièrement le premier pour l'oreille, mais s'écrit avec des mots différents

« Gall, amant de la reine, alla, tour magnanime,  
Galamment de l'Arène à la tour Magne à Nîmes »

## Il y a aussi...

### La contrepèterie

Interversion, au sein d'une phrase d'apparence volontairement anodine, de deux lettres, de deux syllabes ou mêmes de deux mots, de manière à obtenir une autre phrase, généralement drôle et triviale.

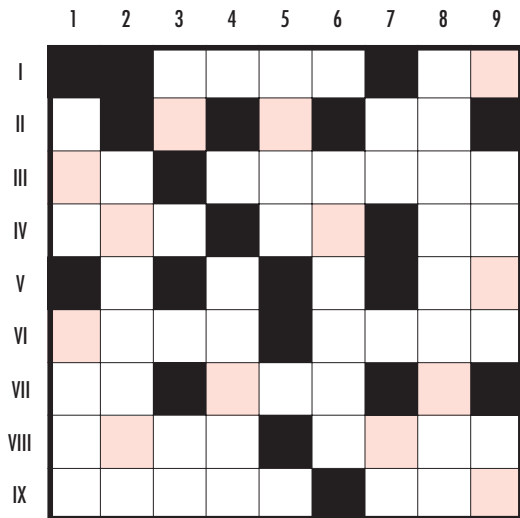
### L'acrostiche

Poème dont les initiales ou les premiers mots de chaque vers, lus dans le sens vertical, composent un nom (généralement celui de l'auteur ou du dédicataire), ou un message caché.

**Mais on peut naturellement  
faire beaucoup d'autres choses avec les mots,**

**à vous de jouer!**

Les lettres disposées dans les cases roses forment un mot mystère : à vous de trouver lequel !



### Horizontalement

**I.** A la fois minéral et céleste. Lettre grecque.-  
**II.** Note.-**III.** Mot de liaison. Il apporte le meilleur comme le pire.- **IV.** Bœuf ancestral. Symbole chimique-Participe érudite.-  
**V.** Pronom indéfini.- **VI.** Peut être lueur, vêtement, ou planchette.Argot sonnante et trébuchant.-**VII.** Symbole acoustique. Terme postal.- **VIII.** Presque toujours précédé de bon ou de mauvais. Peut concerner la topographie ou l'ichtyologie.- **IX.** Célébration d'un culte. Direction.

### Verticalement

**1.** Est vilain lorsqu'il est de mains. Premier homme.- **2.** Met les sens sans dessus dessous **5.** 2000. Pose problème à celui qui tombe dessus.- **4.** Humainement mélangé.- **5.** Versant exposé au nord.- **6.** Qui ne manque pas de finesse.- **7.** Il ensoleille divinement. C'est-à-dire.- **8.** Elles sont grandes dans le langage des enfants.- **9.** Elle donne du relief au désert. Clé musicale.